IVAN VIRIPAEV

DREAMWORKS

Pièce parodiant les films hollywoodiens

Nouvelle version (août 2022)

traduction du russe

Tania Moguilevskaia et Gilles Morel

Note de l'auteur : « Voici la deuxième version de la pièce. La première a été écrite par Ivan Viripaev en 2012, et celle-ci par le même Ivan Viripaev en 2022. Au cours de ces dix années, l'évolution n'a pas été vaine ; elle a agi non seulement sur mon corps, le faisant vieillir, mais aussi sur mes valeurs, les rendant plus humaines. La transformation du singe en humain est un long processus, et rares sont ceux qui y parviennent en une seule vie. J'espère sincèrement qu'au fil des années, je me suis rapproché, ne serait-ce qu'un peu, de cette forme de vie qui peuple la planète et que l'on appelle l'Humanité. Par conséquent, si vous êtes intéressé par cette pièce écrite il y a dix ans (en 2012), je vous recommande de lire et de jouer cette nouvelle version, créée par l'auteur en 2022. » – Ivan Viripaev

Personnages :

DAVID, rédacteur en chef de la revue « Science & Société », 35 ans.

MERYL, femme de David, journaliste, 34 ans.

TEDDY, éditeur de livres, 39 ans.

FRANK, important homme d'affaires, 40 ans.

SALLY, femme de Frank, rédactrice en chef d'une revue féminine, 37 ans.

BETTY, maîtresse de Frank, mannequin, 28 ans.

MAXIMILIAN, riche bienfaiteur de bouddhistes américains, 40 ans.

ELIZABETH, 30 ans.

LAMA JOHN, lama bouddhiste d'origine américaine, 35 ans.

Amis, parents et autres relations de Frank appartenant à l'élite sociale.

Scène 1

L'appartement de David. Dans le grand salon, David a installé des bibliothèques murales, de grandes fenêtres et de magnifiques meubles anciens.
Dans la pièce, David et Meryl.

MERYL. – David ? Tu es là, David ?

DAVID. – Oui, Meryl. Je t'écoute.

MERYL. – Je voudrais parler avec toi. C'est très important. Je peux ?

DAVID. – Mais bien sûr, Meryl. Qu'est-ce qui se passe ?

MERYL. – J'ai peur.

DAVID. – Et de quoi as-tu peur ?

MERYL. – De la mort. De ta mort, David.

DAVID. – De ma mort ? Hum. Étrange. Pourtant, je ne semble pas être sur le point de mourir, Meryl.

MERYL. – Mais tu peux mourir. Chacun de nous peut mourir à n'importe quelle seconde. Tu peux 'étrangler avec la nourriture à notre dîner d'aujourd'hui et mourir.

DAVID. – Tu me proposes de ne pas dîner aujourd'hui ?

MERYL. – Je suis sérieuse, David. Je me sens terrifiée. Je t'aime tant. Je ne peux pas imaginer que tu ne sois plus, qu'un jour je reste sans toi. Je ne peux pas imaginer le monde sans toi. Ma vie sans toi. Je suis tellement triste, David.

DAVID. – Et pour quelle raison as-tu décidé que ce serait précisément moi qui allais mourir le premier, Meryl, sachant que nous avons presque le même âge ?

MERYL. – Je suis ravie que tu puisses plaisanter sur ce sujet, mais je ne suis pas d'humeur à plaisanter. Bien sûr, je voudrais mourir la première et j'espère qu'il en sera ainsi, mais je n'en ai pas la certitude absolue. Je me sens terrifiée. Je ne pourrai pas vivre après toi. Vivre sans toi.

DAVID. – Tu mourras la première, ma chérie, calme-toi. Je suis certain que je te survivrai. Ne t'inquiète pas.

MERYL. – Pour quelle raison tu me parles de tout ça ? Pourquoi tu me parles sur un ton aussi ironique ?

DAVID. – Je plaisantais, juste.

Pause.

DAVID. – Qu'est-ce qui t'arrive, Meryl ? Qu'est-ce qui te prend ?

MERYL. – Je suis terrifiée à l'idée que tu meures.

DAVID. – Mais je n'en ai pas l'intention.

MERYL. – En fait, tu n'en sais rien, en fait, tu ne contrôles rien.

DAVID. – Mais pour quelle raison penser à tout ça, Meryl ?

MERYL. – Je n'ai pas envie d'y penser. Mais je ne peux pas l'empêcher. Les pensées sur ta mort se faufilent d'elles-mêmes dans ma tête et je suis très triste, David. Je suis très, très triste David.

DAVID. – Tous les gens meurent, Meryl, et il n'y a rien d'inhabituel à cela. Rien d'étrange à cela.

MERYL. – Mais cela ne me soulage pas. Tes paroles ne me soulagent pas. Je suis si heureuse avec toi. Tu es toute ma vie, tu es tout mon sens. Je ne peux pas me représenter le monde sans toi.

DAVID. – Moi aussi je t'aime, Meryl. Je suis si heureux que tu existes.

MERYL. – Cela arrive si rarement dans le monde, que deux personnes, parviennent à se trouver. Que se rencontrent ceux qui ont précisément été créés l'un pour l'autre. Mais pourquoi ce n'est pas pour toujours, David ? Pourquoi, pas pour toujours ?

DAVID. – Parce que dans ce monde rien n'est pour toujours.

MERYL. – Mais pourquoi ?

Pause. Pendant quelque temps ils restent assis en silence.

MERYL. – Je sais que je dis des absurdités. Pardonne-moi, David. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je ne sais pas moi-même, pourquoi c'est arrivé. Pardonne-moi de t'avoir inquiété.

DAVID. – Mais qu'est-ce que tu dis, Meryl ? Viens. Je t'aime.

MERYL. – Et moi je t'aime.

DAVID. – Viens, Meryl.

Pause.

DAVID. – Viens, Meryl.

Pause.

DAVID. – Meryl, tu es où ?

MERYL. – Je suis là, David.

DAVID. – Pourquoi tu ne viens pas ?

MERYL. – Je suis déjà avec toi, David.

DAVID. – Pourquoi tu ne viens pas plus près ? Pourquoi tu ne veux pas que je te serre contre moi ?

Pause.

DAVID. – Meryl ?

MERYL. – Oui, David.

DAVID. – Pourquoi tu ne viens pas, Meryl ?

MERYL. – Tu sais pourquoi.

DAVID. – Pourquoi ?

MERYL. – Tu le sais, David.

DAVID. – Parce que tu n'es plus parmi les vivants, c'est ça ?

MERYL. – C'est ça.

DAVID. – Parce que je parle à un fantôme, c'est ça ?

MERYL. – Tu ne parles à personne, David, tu penses simplement tout cela. Cela se passe dans ton imagination.

DAVID. – Mais tout cela est si net. Comme si j'entendais ta voix. Je te vois. Je parle avec toi. Tu me réponds. C'est toi qui as commencé la conversation avec moi. Tout cela est si net, si réel.

MERYL. – Mais tu sais que c'est irréel, David.

DAVID. – Tu n'es plus parmi les vivants, Meryl, c'est ça ?

MERYL. – Bien sûr, tu le sais très bien.

DAVID. – Mais, c'est toi qui as commencé à me parler aujourd'hui.

MERYL. – Personne n'a parlé à personne, David, tout cela se passe dans ton imagination.

DAVID. – Tu veux dire que maintenant personne ne parle à personne ? Tu veux dire que maintenant je suis assis en me taisant ? Que maintenant je me tais ?

MERYL. – Oui, David, maintenant tu te tais.

Longue pause.

DAVID. – Meryl. Tu es encore là ?

MERYL. – Je suis toujours là quand tu penses à moi.

DAVID. – Je pense toujours à toi. Depuis l'instant de ta mort, je pense toujours à toi.

MERYL. – Je sais. Mais il me semble que ces pensées te fatiguent trop. Il faut que tu arrêtes, de penser à moi autant, tu as besoin de te reposer de moi. Tu as besoin de revenir, dans le monde qui t'entoure, dans le monde réel.

DAVID. – Mais je ne peux pas, Meryl. Quand tu es morte, le monde est mort avec toi.

MERYL. – Tu as besoin d'apprendre à vivre sans moi, David. Puisque de toute façon on ne peut rien changer et qu'il est impossible de me faire revenir.

DAVID. – Pourquoi ?

MERYL. – Parce que dans ce monde, rien n'arrive pour toujours.

DAVID. – Pourquoi ?

Pause. Pendant un certain temps, ils restent assis et se taisent.

DAVID. – Je sais que je dis des absurdités, pardonne-moi. Je supporte difficilement ton départ, Meryl. Ma vie a perdu tout son sens. Rien ne m'aide. Avec toi, j'ai tout perdu. Tout. Tout mon monde.

MERYL. – Tu as besoin de continuer à vivre, David. Vivre avec la mémoire de moi. Mais sans moi.

DAVID. – Mais depuis que je t'ai rencontrée, il y a quinze ans, depuis, je n'ai jamais plus imaginé le monde sans toi. Le monde et toi, c'est pour moi une seule et même chose. Une seule.

MERYL. – Vis avec la mémoire de moi. Mais continue à vivre.

DAVID. – D'accord Meryl. Je vais essayer.

MERYL. – Tu restes trop souvent seul à me parler à haute voix. Tu as besoin de te distraire, de sortir quelque part avec des amis. Appelle Teddy, demande-lui de t'inviter chez lui, va dans sa maison de campagne. Fumes-y un peu de marihuana, bavarde à propos des femmes et du bouddhisme, bois un bon coup et pleure devant eux.

DAVID. – D'accord Meryl. Je vais tenter. Je vais appeler, Teddy.

MERYL. – Et pourquoi ne pas appeler là maintenant.

DAVID. – Là maintenant ? À quoi bon ? Je peux le faire demain, là maintenant, il est probablement, déjà trop tard ?

MERYL. – A quoi bon reporter ? Là maintenant, il n'est pas encore tard. Quelle heure est-il ? Regarde ta montre à ton poignet.

David regarde sa montre.

DAVID. – Minuit et demi. Il est trop tard.

MERYL. – Pour Teddy ? Arrête, tu sais très bien à quoi il s'occupe la nuit du vendredi au samedi à cette heure-ci. Appelle. Allez, appelle-le. Appelle.

DAVID. – Mais, si par hasard, il dormait ?

MERYL. – La cocaïne ne fait pas dormir, tu le sais très bien.

DAVID. – Mais d'où tu tiens qu'il est en train de sniffer de la cocaïne là maintenant ? Et si par hasard il dormait ?

MERYL. – Les nuits du vendredi au samedi tes amis, se réunissent chez Teddy, ils fument de la marihuana, ils sniffent de la cocaïne et ils parlent de bouddhisme. Appelle-le, David. Toute lacompagnie est là-bas, tu verras.

DAVID. – Eh bien, je ne sais pas...

MERYL. – Appelle.

DAVID. – Eh bien, d'accord, je vais tenter.

David se lève, se dirige vers le téléphone, quand il se met soudain à sonner. Le téléphone sonne.

David regarde le téléphone avec étonnement, ensuite il décroche.

DAVID, *au téléphone.* – Allô. Oui, Teddy. Salut. Moi aussi je suis ravi, j'étais pile sur le point t'appeler... Comment ça ici ? Où ça ? Tu plaisantes, Teddy ? C'est pas possible ?! Eh bien, bien sûr, venez. Oui, tout va bien, je t'assure. Je serai ravi de vous voir. Venez vite. Allez.

David raccroche, regarde Meryl.

DAVID. – Tu imagines, quelle coïncidence ?! Ils sont venus d'eux-mêmes. Ils sont déjà en bas, toute la compagnie. Ils sont en train de monter maintenant chez nous.

MERYL. – Eh bien, tu vois, c'est vachement bien. Maintenant, tu ne seras plus seul.

DAVID. – Mais, je n'ai pas envie de les voir. Je ne veux pas de cocaïne, je ne veux pas de bouddhisme, je veux rester seul.

MERYL. – Tu es fatigué d'être seul. Tu as besoin d'un peu de cocaïne, d'un peu de marihuana et d'un peu de bouddhisme. Et probablement d'une femme. Distrais-toi, David. Distrais-toi un peu, cela ne te fera pas de mal. Allez, David, allez. Détends-toi.

DAVID. – Parce que tu ne vas pas rester avec nous, Meryl ?

MERYL. – Comment ça, David, comment je pourrais rester avec vous ? Le fait est que je suis morte il y a trois mois, je n'existe plus. Tu dois t'habituer à cette idée. Tu dois apprendre à vivre sans moi. Parle avec Teddy de bouddhisme, cela devrait t'aider. Adieu, David. Je t'aime.

Meryl disparaît.

Scène 2

David va à la porte, ouvre la porte et une joyeuse compagnie entre dans la pièce, Teddy Betty, Sally, Frank, Maximilian, Lama John et Elizabeth.

TEDDY. – Salut, David. Nous sommes venus sans invitation, mais nous sommes sûrs que tu es ravi de nous voir.

BETTY. – Salut David. Je te présente Elizabeth. Elizabeth c'est David.

DAVID. – Salut ! Salut Elizabeth. Comment vas-tu Betty ?!

ELIZABETH. – Salut David.

MAXIMILIAN. – David, salut. Je vous présente notre invité, Lama Djamgon Dordje. C'est son nom tibétain. Il est lama bouddhiste, bien qu'il soit Américain.

LAMA JOHN. – Bonjour.

DAVID. – Enchanté. Mes amis, je suis ravi que vous soyez venus.

FRANK. – Nous avions tous terriblement envie de te voir, David. Ma femme Sally, ces derniers jours m'a si souvent répété, qu'elle se languissait de toi que j'ai commencé à en être jaloux.

Frank donne une légère tape sur le popotin de Sally. Sally s'écarte vivement.

SALLY. – Mon mari est un grand bavard, David, ne l'écoute pas. Mais j'ai effectivement langui, cela fait bien longtemps qu'on ne s'est pas vus, pas vrai ?

DAVID. – Oui, cela fait longtemps qu'on ne s'est pas vus. Et vous êtes bien braves d'avoir décidé de venir.

TEDDY. – Comment ça va, David ?

DAVID. – Je vais bien Ted. Au départ c'était difficile, et maintenant j'ai surmonté.

SALLY. – Elizabeth, je dois te parler un peu de David, puisque tu ne le connais pas du tout.

DAVID. – Je ne pense pas être un sujet de conversation bien intéressant

SALLY. – David est rédacteur en chef de la revue « Science et Société ». Il sait tout de toutes les découvertes scientifiques.

ELIZABETH. – Malheureusement, je ne sais rien du tout des découvertes scientifiques.

DAVID. – Mon problème est beaucoup plus sérieux que le vôtre. Je sais beaucoup de choses sur les découvertes scientifiques, mais je voudrais ne pas les savoir. Je n'aime pas les découvertes scientifiques.

SALLY. – Je te comprends, David. Je ne supporte pas les découvertes scientifiques, et autant que je sache, mon mari Frank non plus, pas vrai Frank ?

Frank fait les cent pas dans la pièce, l'air enjoué.

FRANK. – Et si vous me disiez plutôt, comment cela se fait qu'un Américain ordinaire, John Freedman, se soit soudain transformé en lama tibétain Djamgon Dordje ? Tout cela ne vous paraît pas pour le moins étrange ?

MAXIMILIAN. – Rien d'étrange à tout cela, Frank. Aujourd'hui tu es Américain, dans la vie suivante tu es Russe, puis Iranien, puis de nouveau Américain. Probable que le lama Djamgon était dans une vie passée maître bouddhiste, sinon comment expliquer qu'une telle aspiration au bouddhisme apparaisse chez un Américain ordinaire ?

FRANK. – Écoute Maximilian, tu ne crois pas que tu viens là de répéter encore une fois ma question, comment expliquer une telle aspiration d'un Américain ordinaire à remplacer ses jeans traditionnels par cette robe rouge ? C'est moi qui te le demande. Telle est ma question. Et j'ai besoin d'une réponse de ta part.

MAXIMILIAN. – C'est le karma, Frank.

FRANK. – Quoi ?!

MAXIMILIAN. – C'est le karma.

FRANK. – Le karma ? Le karma de qui ?

MAXIMILIAN. – Son karma à lui.

FRANK. – À Djamgon Dordje ?

MAXIMILIAN. – À Djamgon Dordje.

FRANK. – Tu as perdu la boule ou quoi, Max ? Tu es complètement à la masse, quel Djamgon Dordje ? Qui se tient ici devant toi, c'est Djamgon Dordje qui se tient là ?

MAXIMILIAN. – C'est Lama Djamgon Dordje.

FRANK. – C'est Lama Djamgon Dordje ?! Notre John à nous ? Il est Lama Djamgon Dordje, qu'est-ce que tu racontes ? C'est qui lui, qui est-il ? Allez dis-moi encore une fois, qui est là avec nous dans ce vêtement rouge ?

MAXIMILIAN. – Tu vois, très bien qui c'est. C'est Lama Djamgon.

FRANK. – Il est Djamgon ? Notre John est Djamgon ?!

MAXIMILIAN. – Mais qu'est-ce qui ne va pas avec lui, Frank ?

FRANK. – Rien. Rien ne va avec lui. Absolument, rien. John-Djamgon, voilà ce qui ne va pas ici.

LAMA JOHN. – Appelle-moi simplement Lama John. Tout le monde m'appelle comme ça. Lama John et c'est tout.

FRANK. – Eh bien voilà ! Voilà, tout se remet à sa place. Merci, Lama John. Là, tu viens de fortement simplifier l'ensemble de nos relations. Merci à toi, Lama John. Maintenant j'ai enfin compris, qui tu es vraiment. Tu es Lama John.

LAMA JOHN. – Je suis Lama John.

FRANK. – Je t'aime Lama John.

LAMA JOHN. – Moi aussi je t'aime, Frank.

FRANK. – Je t'aime très fort, plus fort qu'eux tous. Parce que tu es plus pur qu'eux tous. Tu es plus sage qu'eux tous. Je t'aime, Lama John.

LAMA JOHN. – Moi je t'aime, Frank.

Frank s'approche de Lama John, ils échangent une accolade. Une accolade virile et ferme.

TEDDY. – Tu nous a terriblement manqué, David.

DAVID. – Moi aussi je suis diablement ravi de vous voir, les mecs.

SALLY. – David, nous savons que tu vas mal. Nous sommes venus partager avec toi ton chagrin. Ne ferme pas ta porte devant nous, laisse-nous entrer en toi.

DAVID. – Ok, ma porte vous est ouverte, soyez les bienvenus, entrez. Entrez en moi l'un après l'autre ou tous d'un coup, selon votre convenance.

BETTY. – L'un après l'autre serait plus convenable.

TEDDY. – Elizabeth, passe la première.

BETTY. – Et pourquoi Elizabeth, et pas, par exemple, moi ?

TEDDY. – Parce qu'Elizabeth est ici pour la première fois. Elle est notre hôte. Du coup, Elizabeth, tu entres la première. David, ta porte en toi est-elle ouverte, pour Elizabeth ?

DAVID. – Ok, pourquoi pas. Ma porte en moi est ouverte pour tous.

TEDDY. – Eh bien, alors nous commençons. David, voici Elizabeth, elle est célibataire, elle n'a pas de petit copain, elle n'est pas lesbienne. Laisse-la entrer au plus vite dans ton coeur, ouvre-lui ta porte.

Une étrange pause s'installe.

SALLY. – David ?

DAVID. – Je ne sais trop quoi dire de tout cela. Je dois demander à Meryl.

TEDDY. – Qu'est-ce qui s'est passé, David ?

DAVID. – Rien, Teddy, simplement tout cela est arrivé si vite, je ne me suis pas encore habitué à cette idée...

SALLY. – À quelle idée, David ?

DAVID. – À l'idée concernant Elizabeth.

Pause.

SALLY. – Bon... il ne faut pas prendre l'apparition d'Elizabeth avec autant de sérieux. C'est implement Elizabeth et c'est tout.

DAVID. – Oui, oui, je comprends tout cela. Pour vous c'est simplement Elizabeth, mais moi j'ai besoin de demander à Meryl. Je dois discuter avec Meryl. Excusez-moi.

TEDDY. – Pardonne-moi, David, mais tu sais parfaitement que ce n'est pas possible.

DAVID. – Quoi ?

TEDDY. – De discuter avec Meryl.

David s'assoit sur une chaise, en prenant sa tête entre ses mains. Teddy indique par signes à tous qu'il est temps de partir. Les hôtes commencent à partir en prenant leur temps. Tout le monde part, sauf Elizabeth.

Scène 3

Elizabeth prend une chaise, et s'assoit face à David. David, lève la tête, regarde tout autour, voit que tout le monde, à part Elizabeth est parti. Il regarde Elizabeth. Elizabeth regarde David.

DAVID. – Elizabeth, c'est ton vrai nom ?

ELIZABETH. – Oui, c'est mon vrai nom, mais je veux tout de même vous dire que vos amis m'ont payée.

DAVID. – Payée ?

ELIZABETH. – M'ont payée avec de l'argent.

DAVID. – Payée pour faire quoi ?

ELIZABETH. – Pour que je vienne chez vous aujourd'hui. Pour le fait d'être ici maintenant.

DAVID. – Quoi quoi quoi ? Pardonne-moi, je n'ai pas tout à fait compris ce que tu entends par là, tu es une prostituée ?

ELIZABETH. – En principe, non. Bien que cela ressemble un peu à de la prostitution. Le fait est qu'aujourd'hui pour moi c'est la première fois de ma vie.

DAVID. – Quoi, la première fois de ta vie ?

ELIZABETH. – Eh bien, un rendez-vous avec un homme. J'ai trente ans, mais il se trouve que je n'ai jamais été, ni avec aucun homme, et ni surtout pour de l'argent. Donc aujourd'hui pour moi c'est la première fois de ma vie.

DAVID. – Qu'est-ce que j'entends, Elizabeth ? Ils t'ont donné de l'argent pour que tu couches avec moi ? C'est pour cela qu'ils t'ont payée ? Pour que tu couches avec moi, c'est cela ?

ELIZABETH. – Ils m'ont payée pour que je sois avec vous. Et pour ce qui est de coucher ou pas, tout cela dépend seulement de vous, David.

DAVID. – D'accord, d'accord. cela devient intéressant. Hoho ! Quels amis attentionnés j'ai, dis donc ! Et si maintenant je te demandais de partir, tu devras leur rendre cet argent ?

ELIZABETH. – Non. Bien sûr que non. On m'a payée seulement pour que je vienne chez vous et que je fasse tout ce que vous voulez, dans des limites raisonnables, bien sûr. Donc si vous voulez que je parte, je partirai et mon travail sera accompli.

DAVID. – Travail ?! Tu appelles cela un « travail » ?

ELIZABETH. – Eh bien, oui puisque je fais cela pour de l'argent, cela signifie que c'est mon travail, on ne peut pas appeler cela autrement.

David rit.

DAVID. – Mon Dieu, à quel point ces gens peuvent être stupides ! À quel point ils peuvent être insensibles, gras et tout abrutis par leur cocaïne et leur bouddhisme, des êtres pitoyables.

David s'approche d'Elizabeth, se penche vers elle, pose la main sur son épaule.

DAVID. – Elizabeth, cela m'a fait très plaisir de faire ta connaissance, mais je dois te dire que ton travail est fini. Tu dois y aller. Merci pour ton labeur. Maintenant que ton travail est fini, il est l'heure de te reposer, te reposer avec le sentiment du travail bien accompli. Je te suis reconnaissant pour ton travail, que tu viens d'accomplir ici. C'était simplement au top du professionnalisme. Dommage que tout se termine aussi vite. Mais, il n'y a rien à faire, il est vraiment l'heure pour toi, de rentrer. Au revoir, Elizabeth.

Elizabeth se lève et se dirige vers la porte.

DAVID. – La seule chose qui me chagrine un peu dans ton travail, Elizabeth, c'est la facilité avec laquelle tu as tout de suite déballé ton secret. J'imagine, pourtant, qu'on t'a demandé et qu'on t'a, probablement, payée pour que je ne devine en aucun cas qui « tu » étais et quel était « ton travail», je suis persuadé qu'on t'a précisément payée pour que je considère ma relation avec toi comme réelle et sincère, n'est-ce pas, j'ai raison, Elizabeth ? Pour quelles raisons alors as-tu aussi vite trahi tes employeurs ? Est-ce bien professionnel dans ce travail, que tu devais faire ? N'est-ce pas honteux de prendre l'argent en ne faisant pas la chose, pour laquelle on t'a donné cet argent ?

ELIZABETH. – Ne vous en faites pas, David, j'ai fait tout, ce pour quoi, ils m'ont payée. Parce que la première chose qu'ils m'ont demandé de faire, en plus de rester en tête à tête avec vous, c'est de vous raconter tout ça. C'était leur condition, que je vous raconte tout ça. Et je l'ai fait.

Pause. David perplexe regarde Elizabeth.

DAVID. – Quoi ?

ELIZABETH. – Eux-mêmes voulaient que je vous parle du contrat que nous avions passé.

David regarde Elizabeth, incrédule.

DAVID. – C'est vrai ?

ELIZABETH. – Leur exigence principale à mon égard était que je ne vous mente jamais. Je reçois de l'argent pour le fait de ne vous dire que la vérité sur tout. Sur moi, sur ma vie sur ce que je ressens.

David réfléchit pendant quelques secondes, ensuite il regarde fixement Elizabeth. Elizabeth se tient près de la porte et attend.

DAVID. – Que diable, David, tes amis sont apparemment beaucoup plus sages, que tu ne le pensais ! Bien sûr, ils comptent que cet aveu fera sur toi une impression inoubliable, et c'est ainsi que cela se passe justement. Cependant, ils ne gagneront pas cette bataille. J'ai apprécié leur intelligence et leur stratégie. Selon leur subtil projet, après cet aveu, j'aurais dû te demander de rester encore un petit peu. Mais ils me prennent pour une personne trop naïve. Je te remercie, encore une fois, pour ton travail, Elizabeth. Mais, malheureusement, te voilà malgré tout, obligée de partir. Il est déjà tard. Et en plus j'ai besoin de discuter, de quelque chose, avec quelqu'un. Bonne nuit, Elizabeth. Au revoir.

ELIZABETH. – Tu veux discuter de tout ça avec ta femme Meryl ?

David s'emporte instantanément.

DAVID. – Cela n'est pas du tout ton affaire ! Tu as fait le travail, tu as reçu ton argent et maintenant tu peux t'en aller. Au revoir, Elizabeth, il est vraiment l'heure de partir.

David s'approche de l'entrée, il ouvre la porte. Elizabeth passe la porte, s'arrête sur le seuil, se retourne.

ELIZABETH. – Les rêves sont notre travail, que nous avons le devoir de faire bien.

[...]

[...]

pour la VERSION COMPLÈTE de la traduction française

contacter

SACD Agent de l'auteur pour l'espace francophone : Giles Morel
contact : gilles-morel@theatre-russe.fr